

DES OISEAUX
COULEUR DE SOUFRE

DU MÊME AUTEUR

Le Long du Gange, Buchet/Chastel, 2011

Un voyage mystique, Buchet/Chastel, 2010

Le Collectionneur de mondes, Buchet/Chastel, 2008

ILIJA TROJANOW

DES OISEAUX
COULEUR DE SOUFRE

Traduit de l'allemand
par Dominique Venard



BUCHET * CHASTEL

Les poèmes cités sont de Li Bai (*Écoutez là-bas, sous les rayons de la lune...*, traduction du marquis d'Hervey Saint-Denys révisée par Céline Pillon, éditions Mille et Une Nuits, 2004), Samuel Taylor Coleridge (*La Ballade du Vieux Marin*, traduction de Jacques Darras, éditions Ad Solem, 2005), et Pablo Neruda (« Walking around », *Résidence sur la terre*, traduction de Guy Suarès, éditions Gallimard, 1969).

Le titre français du roman est emprunté à un vers du poème de Pablo Neruda « Walking around », in *Résidence sur la terre*, traduit par Guy Suarès, © Éditions Gallimard.

Titre original : *EIS*TAU

© 2011, Carl Hanser Verlag, München.

Pour la traduction française :

© Libella, Paris, 2012.

ISBN : 978-2-283-02568-0

Pour S., qui partage mes mots

« À chaque lent reflux naît lentement l'espoir qu'elle meurt. »

Samuel Beckett, *Compagnie*

I

54° 49' 1''S – 68° 19' 5''W

Le pire cauchemar, c'est celui dont on ne peut pas se réveiller.

Nous nous retrouvons, comme toutes les veilles d'appareillage, dans un bouge d'Ushuaïa, sur les hauteurs, à l'écart des rues passantes, à l'heure où un dernier ruban de lumière rougeoie au fond du ciel. Serrés à l'une des grandes tables en bois, après six mois de séparation, nous sommes d'humeur solennelle. Un vieil homme nous sert. On ne dirait pas une tête brûlée à le voir mais un jour, au moment de nous dire au revoir, il m'a confié s'estimer heureux quand il ne cédait pas à l'envie de se planter un couteau dans la main. Le vieux n'a guère de choix mais verse à boire pour trois francs six sous et moi, être assis là me suffit, un verre à la main, entouré du large sourire de retrouvailles des Philippins qui constituent le gros de l'équipage, sa part laborieuse. Ils avancent dans la vie à petits pas diligents, chaque journée de solde les rapproche un peu plus d'une vie domestique, de l'ombre protectrice d'une grande famille, et ils s'affairent avec une étonnante légèreté. Pour moi, ils resteront toujours

un mystère. Ushuaïa semble n'avoir aucun impact sur leur humeur : les souvenirs obsédants, l'écho des carnages, c'est une fréquence à laquelle ils sont sourds, cela fait partie de l'héritage européen, ce sont les stigmates de l'homme blanc. Ils passent ici comme ils passent par tous les lieux profanés par nos « expéditions » (grandiloquence de ce mot tiré de la liturgie publicitaire !), ils semblent à peine effleurer le sol – à supposer qu'ils aillent à terre. C'est là ce qui nous sépare, nous n'avons pas de passé commun : ce qui, moi, me fige, semble les remplir de vie. À part cela, ils sont très *agléables* (entendez par là : plus que ces réfractaires de Chinois), ainsi que le clame *ad nauseam* le maître d'hôtel du bord dont on pourrait croire qu'il les a personnellement formés, zélés, patients, dociles. Leur dévouement me gênerait, n'était Paulina qui, à l'heure qu'il est, doit s'employer à apporter à notre cabine une touche personnelle avec une fleur artificielle et beaucoup de photographies, la famille au grand complet : au premier plan les grands-mères assises sur des fauteuils tirés dans le jardin pour l'occasion, le rotin brisé en plusieurs endroits, debout à l'arrière-plan les filles et les fils, tous fidèles sauf un qui a fichu le camp – le bruit court qu'il pourrait bien hacher des légumes dans un restaurant de New York. Je lève mon verre à la santé des compatriotes de Paulina, mécaniciens, cuisiniers, skippers, sans oublier Ricardo, le directeur de restaurant, discret comme une valise cadennassée, mais attention ! son pouvoir ne va cesser de croître au fil du voyage, tous les passagers vont apprendre à le connaître et plus d'un à l'apprécier. « *Howzit, mister Iceberger* », il tend bien haut le pouce, soucieux de prévenir tout risque de malentendu. Spectacle réjouissant que ces millionnaires de l'hé-

misphère Nord à la queue leu leu devant son pupitre, qui multiplient les courbettes et lui glissent des enveloppes pour le remercier de leur avoir accordé la table convoitée, à tribord, aux premières loges pour admirer la banquise et les léopards de mer. Les riches, j'ai fini par le comprendre au fur et à mesure de ces années passées en mer, sont prêts à payer des sommes colossales pour d'infimes privilèges, c'est ce qui les différencie de la masse, nourrit l'optimisme de Riccardo et finance la construction de sa pension de famille à Romblon. Les léopards de mer, les phoques et les manchots ne l'intéressent pas plus que les glaciers et les icebergs, mais toutes les occasions sont bonnes à saisir, « *what a view, fantastic, fantastic, take your seats* », il sourit, les dents au garde-à-vous, et le nombre de *fantastic* serait le même si le hasard lui faisait trouver des gens prêts à payer très cher une place en tribune devant une décharge, car notre directeur de restaurant ne dispense ses faveurs que sur un seul critère : la rentabilité. Toutes les fois que nous nous retrouvons en grand comité, il minaude avec la blonde Mme Baleine assise à sa gauche et polit ses *running gags* comme d'autres leurs ongles, « *one of these days, j'irai écouter ta conférence, si si, je rêve de comprendre ces poissons depuis que je les ai vus du restaurant cracher en l'air* ». D'accord, ils sont beaux, mais quand même, il n'arrive toujours pas à comprendre pourquoi « *beautiful Beate* » préfère les baleines aux hommes, alors c'est dit, un de ces jours, il ira à une de ses conférences, il se mettra au premier rang et il notera tout, il en fait le serment avant chaque appareillage, à notre longue table dont les entailles n'engagent à rien, « *this time, swear to heaven* », et Mme Baleine lui pince le bras, elle qui parle anglais avec

l'accent allemand, allemand avec des inflexions espagnoles et espagnol avec des intonations chiliennes. Pourtant, son « éducation cétacée » attendra. Ce qui est sûr en revanche, c'est qu'à la fin du voyage il passera dans les rangs, sa toque à la main, quêtant des pourboires pour les gens de cuisine qui, alignés devant le buffet incurvé, entonneront en chœur une chanson en tagalog, sorte d'hymne au domestique inconnu qui recueille chaque fois un tonnerre d'applaudissements.

Ont aussi pris place à la table les guides-conférenciers du *MS Hansen*, sortes de professeurs pour vacanciers, pourrait-on dire. J'en ai été un moi-même pendant trois ans, jusqu'à ce qu'hier, dès mon arrivée, le capitaine me fasse appeler pour m'informer que le chef d'expédition avait été hospitalisé d'urgence à Buenos Aires avec un fort soupçon de grippe porcine : il était évidemment hors de question qu'il rallie cette étape, on le récupérerait au mieux au canal de Beagle mais d'ici là, il s'agissait de le remplacer. Il pensait que j'avais les compétences requises, j'étais très fort dans mon domaine, motivé et doué d'un solide bon sens (malgré une tendance à en faire parfois un peu trop, ajoutait son regard), et j'avais en plus l'expérience de la vie à bord. Ne voulant ni accepter ni refuser, je pris la chemise qu'il me tendait et dans laquelle se trouvaient les instructions. Je savais que dorénavant, j'allais passer beaucoup de temps entre la radio et le système de sonorisation P.A., à informer les passagers sur la météo, l'itinéraire et l'étape à venir. Nous, les guides, avons tous des connaissances extrêmement pointues en océanographie, biologie, climatologie ou géologie, et l'art de parler de manière instructive et divertissante des animaux, des nuages et des roches. Nous sommes tous des fugitifs, chacun à sa façon :

« *We're nowhere people* », selon la formule d'El Albatros, notre ornithologue uruguayen. « Mister Iceberger », il me fait un signe de tête, lui aussi m'appelle comme ça, certains n'ont encore jamais utilisé mon nom de baptême, Zeno, d'autres ne savent pas comment le prononcer, Zen-ou, Zi-no ou encore Sei-no (à la façon de Jeremy, notre jeune recrue californienne, dont je pourrais presque être le grand-père). Ce sont des détails auxquels je n'accorde aucune importance ; je soupçonne vaguement que mes collègues, par ce surnom, masquent leur conviction d'avoir affaire à un original. C'est curieux de passer pour quelqu'un de fanatique auprès de passionnés.

Beate a passé la journée avec un groupe de passagers dans le parc national, là où les sentiers épousent les sinuosités des baies et où les rayons rasants du soleil se posent sur les feuilles comme des papillons. Nous avons tous déjà fait un jour cette balade à travers la forêt patagonienne, mais aujourd'hui, un nouveau sentier a été ouvert et Beate, notre consciencieuse Beate, ne veut pas être surprise à en savoir moins qu'un des touristes, quand bien même il ne s'agirait que d'un petit sentier en pointillé menant vers une nouvelle baie. Alors, nous raconte-t-elle très en détail à son retour, elle est montée dans un de ces autocars numérotés de 1 à 5, de ceux qui passent devant le terrain de golf le plus méridional du monde, poussent jusqu'au bout de la Carretera Panamericana et continuent encore un peu pour aboutir à un vaste parking, grand comme deux places d'armes, où ces extra-terrestres que sont les touristes débarquent en pleine nature et d'où l'on rejoint le sentier par un petit escalier en bois laqué. « Combien de baleines as-tu vues ? demande Ricardo en plaisantant. – Une, répond Beate. – Une baleine,

comment est-ce possible ? Un animal solitaire ? Un jeune ? – Une baleine échouée, précise Beate, une en pierre, elle est sur la grève et la mousse commence à la recouvrir, les enfants peuvent lui monter dessus. » Elle fait une pause. « Elle est là, comme une sorte de *memento mori*. » Nouvelle pause, un peu plus longue. « Tellement énorme qu'on la croirait éternelle. » Le nouveau sentier était équipé d'une poubelle tous les deux cents mètres et d'un banc tous les deux cents mètres, poubelle banc poubelle banc, on cheminait ainsi à travers la forêt. « Notre guide, poursuit Beate, était un sale type à grandes bottes, un *porteño* qui avait envie de passer l'été au frais dans le Sud, et tout ce qu'il ne savait pas, il le compensait par une voix de fausset. Il parlait des indigènes comme s'il s'agissait de bêtes sauvages, il ne les appelait même pas par leur nom, les traitait de "mangeurs d'herbe" et faisait des blagues stupides : "On sait peu de choses sur eux, péroraient-ils, ils sont craintifs, à peine aperçoivent-ils un homme qu'ils filent la queue entre les pattes, ils détalent comme des porcs-épics quand on cherche à les approcher, et se cachent au plus profond du bush ou s'enfouissent sous terre comme des putois." Ça a été plus fort que moi, je n'ai pas pu m'empêcher de lui faire la leçon devant les passagers : "Les hommes qui vivaient autrefois dans cette forêt s'appelaient les Yah-gan." "Yah-gan", il a répété le nom comme s'il voulait le décortiquer, "voilà un nom qui va comme un gant à un peuple naturel, ça fait exotique, on dirait une variété d'araignée rare." Je vous ai parlé de ses bottes ? Elles laissaient des empreintes profondes, avec un nom, celui du fabricant je suppose, qui s'imprimait dans la terre humide à chacun de ses pas. L'un d'entre vous peut-il m'expliquer comment on en est arrivés

à ce concept étrange de “peuple naturel” ? » Beate s’arrête brusquement et aussitôt tout le monde, autour de la table, se tait, comme sur un signe. Si tous n’ont pas entendu la question, nul n’ignorera la réponse. « Parce que nous les avons exterminés, lancé-je d’une voix forte. Parce que nous détruisons tout ce qui se met du côté de la nature. Nous honorons les disparus, nous exposons leurs masques et leurs portraits couleur sépia, nous redoublons d’attentions pour ceux que nous avons décimés. » Un gémissement s’élève parmi les guides, *here he goes again*, ils se disent qu’ils vont encore avoir droit à une de mes sorties, ce n’est pas la première fois qu’ils subissent mes déluges de colère, ils savent par expérience que les envolées apodictiques de mister Ice-berger finissent toujours en crashes apocalyptiques. C’est notre première soirée ensemble, je me mords les lèvres et me tais tandis qu’autour de moi, le bruissement des conversations reprend.

Je finis seul avec le vieux qui, toute la soirée, nous a servis en silence. C’est devenu une habitude, depuis la toute première fois où je suis entré chez lui. J’avais laissé mon appareil photo sur un des bancs de bois de sa taverne et j’avais dû braver une fois encore le froid et le vent pour venir le récupérer. J’étais arrivé frigorifié. Le vieux, tout seul en train de ranger, avait été obligé de me servir un remontant et de m’accorder une conversation qui, d’abord, nous éloigna davantage ; puis, de phrase en phrase, de schnaps en schnaps, nous avons tombé l’armure et dévoilé nos blessures intimes. Depuis, nous ne nous étions jamais oubliés. Sans hâte, il essuie les tables avec des gestes circulaires, les veines, sur le dos de ses mains, pareilles à des sillons dans la glace, la peau

brune en plusieurs endroits, couleur de foie. Plein d'une rage hostile, il maudit son destin, celui d'être né, d'avoir grandi et vieilli dans cette Ushuaïa qui a toujours été un provisoire qui dure, où la moindre échoppe porte le nom de *Finisterre*, où le moindre tablier s'orne de manchots, sur cette bande de terre qui n'a de pitié pour personne – ni pour les nomades qui couraient jadis pieds nus dans les épines jusqu'au jour où ils furent abattus par des hommes venus chercher fortune ou exilés de force, ni pour les bannis lourdement enchaînés dont la nostalgie rongait encore plus profondément les chairs pour peu qu'ils réussissent à s'échapper, ni pour leurs descendants qui s'aplatissent devant les touristes comme s'ils voulaient ramasser la boue séchée sous leurs semelles, comme si le sol de la Tierra del Fuego recelait encore de la poussière d'or. Un lieu devient-il meilleur dès l'instant où des êtres y viennent de leur plein gré ? La tourbe qu'on brûle dans le poêle de la maison réchauffe-t-elle encore quand elle est imbibée de sang ? Le vieux disparaît un instant puis revient avec deux petits verres ventrus. Le liquide qu'ils contiennent sent la vanille et brûle bien la gorge. Le vieux ne tient pas en place, il va du comptoir aux tables et de table en table comme s'il y avait partout quelque chose à amarrer. Je le suis jusqu'à la fenêtre ; les pauvres réverbères, dans le crachin, s'estompent en flots de lumière mate. Nous nous abandonnons aux bruits lointains. Soudain, il se remet à parler.

« Enfant, l'après-midi, je m'accroupissais devant cette maison qui était à l'époque la baraque familiale, et je regardais la ville, en dessous. Quand les nuages étaient bas, j'avais l'impression que la rue fichait le camp avec la brume. Je dévalais

la rue, rempli d'espoir, mais à chaque fois j'atterrissais dans la saleté du port. »

Pour la première fois, nous nous asseyons. Jusqu'ici, nos conversations avaient toujours eu lieu entre la table et la porte, et le voilà qui nous reverse à boire comme si nous avions suffisamment d'alcool en réserve. Ses paroles ponctuent de longues phrases de silence :

« Ici, celui qui ose se dresser de son vivant est puni d'une balle dans la nuque. »

« Nous nous rappelions mon grand-père assassiné dans un silence apeuré. »

« Ma mère m'a mis en garde contre tous les gens en uniforme, comme d'autres mettent en garde leurs enfants contre les chiens méchants. »

Il se tourne brusquement vers moi et plante ses yeux dans les miens.

« Encore une fois, tu les accompagnes et tu laisses faire. Tu déshonores ton propre sanctuaire. »

Il se passe la main sur le visage, sur la barbe.

« Je t'ai observé. Tu parles beaucoup, mais ça s'arrête là. Ton indignation est un pet. Tu lâches un gaz, tu rouspètes beaucoup, mais pour finir tu es comme les autres, non, pire, parce que tu sais et que tu monnayas ton savoir. »

Je ne dis rien, ce qui décuple sa rage.

« Celui qui accepte l'évitable est une ordure. »

Tout juste s'il ne crie pas. Puis il me montre la lourde porte.

La moraine et moi, qui ne faisons plus qu'un seul corps. Voilà le cauchemar que je fais chaque nuit.

Les passagers montent à bord demain. Jour 1 : embarquement. Une journée comme les autres. Nous n'avons pas encore appareillé. Le départ imminent me plonge dans une certaine fébrilité. Je ne suis pas marin de nature, au contraire, c'était dans les montagnes que j'étais chez moi, avant qu'on ne m'en chasse. La mer, je l'ai vue pour la première fois au pied d'un glacier qui léchait presque la plage du bout de sa langue ; le torrent courait devant moi, j'avais vingt ans et j'étais confiant, si confiant que je fis exprès de me perdre dans la jungle entre grève et glacier. Aujourd'hui, la langue fantôme du glacier fondu se moque de moi, et je suis impuissant contre les séides du cauchemar. Paulina dort déjà, elle s'endort vite, plus vite encore quand nous avons fait l'amour. Nous partons demain. Une croisière de plus. Ma quatrième année.

C'est écrit.

Nous nous laissons volontiers consoler par des formules humiliantes de ce genre. Rien n'est écrit ; *on* écrit. Chacun de nous écrit. De la même façon que chacun apporte sa contribution à toutes les ruines empoisonnées de la Terre. D'où ce carnet, d'où ma décision de noter ce qui s'est passé, ce qui va se passer. Je serai le greffier de ma conscience. Il faut que quelque chose arrive. Il est grand temps.

Regarde-moi ces mensurations de rêve, ça n'attire pas les foules, tu peux toujours courir, servez-vous jusqu'à épuisement des stocks. Sir, un signal d'alarme sur 406 MHz. Allez, laissez-vous tenter, des mensurations de rêve, à s'en lécher les babines, treize mois de soleil, bienvenue au paradis, et de la pluie tous les jours. Un signal de détresse ? Oui, sir. Le nom du navire ? On l'ignore, sir. La rénovation des fresques a débuté la semaine dernière et la chapelle restera fermée tout l'été, je suis désolé que vous ayez fait tout ce chemin pour rien, nous ne céderons pas à la pression, j'aimerais d'ailleurs poser une question à votre invité, pêcheur, pêcheur, il n'y a qu'un accent de différence, que faut-il en conclure ? Ça laisse des traces, ça laisse toujours des traces. J'ai un positionnement, sir : 43° 22'S – 64° 33'W. Tous les corbeaux, y en a marre, sous le soleil, la température ressentie était nettement plus élevée, sont noirs, quelles mensurations de rêve, c'est bien plus facile de suivre la tendance, tu devrais ajouter un peu de beurre dans les poissons, c'est ferme et définitif. Quelque chose ne va pas, sir, nous avons perdu la liaison avec le *Hansen*. Que fait l'officier radio ? Il ne répond pas, sir. Cette fois c'est mon tour, bas les pattes, le soutif est à moi, retiens ton souffle, Charly,

à la une, à la deux, ça veut pas, ça résiste, ça coince toujours quand y faut pas, mais nous allons vers des jours meilleurs. Le radar ? Le navire fait route nord-ouest - nord. Vous avez essayé toutes les fréquences ? Oui, sir. Continuez, je contacte les gardes-côtes argentins. J'aurais une question, parce que si j'ai bien compris, on ira tous soit en enfer, soit au paradis, en tout cas tous quelque part, c'est donc qu'on est tous immortels de nature ? *Prefectura Naval Argentina* ? *Sí... sí...* La dernière position qui nous est parvenue était 54° 49'S – 68°19'W, depuis, nous avons perdu le contact avec le *Hansen*. Ils vont tuer l'oiseau, personne ne s'y oppose, faut pas que tu prennes ça trop à cœur, respire, respire profondément, quelles mensurations de rêve, nous faisons tout ce qui est en notre pouvoir, nous avons le pouvoir de faire quelque chose BREAKING NEWS NOUVELLE AVARIE DANS L'ANTARCTIQUE ? BREAKING NEWS NOUVELLE AVARIE DANS L'ANTARCTIQUE ? Quand même

II

55° 05' 0''S – 66° 39' 5''W

Avant l'appareillage, les passagers doivent apporter la preuve d'un état de santé correct (pas parfait, mais satisfaisant). Certains montent, d'autres descendent les escaliers, ceux en semi-bonne santé prennent l'ascenseur et tous, arrivés sur le pont 4, se mettent en file devant le médecin brésilien serré dans son uniforme, les boucles bien en place. Il passe toutes ses minutes de liberté dans la salle de musculation à l'exiguïté de cercueil, du heavy metal de São Paulo dans les oreilles, le regard rivé sur la sortie de secours. Je n'ai encore jamais trouvé l'occasion de bavarder avec lui. Ceux qui ont obtenu leur certificat médical le serrent fièrement comme s'ils tenaient un billet de concert difficile à obtenir, ils font connaissance, partagent leurs expériences, on a déjà été ici, et là, on est vraiment ouvert à tout, mais la chaleur... mais les rebelles... d'un autre côté, il y a tellement de destinations possibles, difficile encore de dire quelle sera la prochaine, mais bon, encore faut-il que nous sortions vivants de cette aventure-ci ! Pour l'occasion, tous sont en bonne santé, même ceux qui ne sont qu'à quelques battements de cœur de l'infarctus.

Nous levons l'ancre aux dernières lueurs du jour. Pas d'au revoir, ni du quai, ni du pont. Un adieu qui passe inaperçu. À Ushuaïa, nous laissons peu de gens susceptibles de nous manquer. Depuis le pont supérieur, j'aime suivre les silhouettes en laissant mes pensées vagabonder. J'ai horreur des couchers de soleil, qui réduisent la richesse de la diversité à un simple effet. Personne ne m'adresse la parole, les invités ne me connaissent pas encore, la présentation des guides-conférenciers et du chef d'expédition n'aura lieu que demain, après le petit déjeuner. Nous avons levé l'ancre sans fanfare et remontons maintenant le canal de Beagle par l'est, notre vitesse est d'environ sept nœuds, je dirais, et après quelques saisons passées à bord, je me trompe rarement dans mes estimations. « Regardez, lance un passager, le rocher là-bas, on dirait que la montagne a des tablettes de chocolat. » Les rires crépitent dans le crépuscule. C'est reparti, la réduction de la nature devant les caméscopes. Je me réfugie à bâbord. « Halte, ne partez pas ! » Le pianiste vient droit sur moi, dans son sillage un masque surgit de l'ombre, visage épave sous des guirlandes multicolores. « Permettez que je vous présente : Mrs Morgenthau, notre nouveau chef d'expédition, un gentleman comme on n'en voit que dans les romans (le pianiste est britannique). Je suis certain qu'il saura répondre à votre question, notre chef d'expédition a réponse à tout (le pianiste a la réputation de quelqu'un de très spirituel).

– C'est très aimable à vous, vraiment très aimable, je me demandais en effet : cette montagne qui se dresse si tragiquement, elle porte un nom, n'est-ce pas ?

– Mount Misery », dis-je.

Ma réponse, géographiquement correcte, n'empêche pas l'Américaine de me lancer un regard scrutateur, comme si elle voulait me confondre. Le pianiste sourit, sa blague a porté.

« Surtout, n'hésitez pas à interroger notre chef d'expédition au cours du voyage, posez-lui toutes les questions que vous voudrez toutes les fois que vous le souhaiterez. Pour ma part, j'assure chaque soir les concerts à la carte et le reste du temps, je pianote, vous verrez. »

Je poursuis :

« Les hommes qui habitaient jadis cette contrée étaient des nomades des mers, ils avaient toutes sortes de noms pour les montagnes, les rivières, les forêts, ils disposaient d'une grande richesse de vocabulaire pour nommer ce qui les environnait sans jamais chercher à s'en emparer. Ce détroit, par exemple, ils l'appelaient "l'eau qui ressort dans le crépuscule".

– Et l'île que nous allons bientôt dépasser, tu vois de laquelle je veux parler, elle a un nom savoureux, non ? »

Le pianiste connaît parfaitement la réponse, même s'il fait semblant d'être désorienté. Je veux bien lui faire plaisir.

« Elle s'appelle Fury Island. »

Nouveau regard suspicieux.

« Oui, c'est cela, l'île de la Furie, j'avais préféré oublier. Venez, chère madame, ne dérangeons pas plus longtemps notre nouveau chef d'expédition, cependant je dois vous prévenir, de crainte que vous ne l'appreniez plus tard de source peu fiable : cette nuit, lorsque nous dormirons tous, profondément je l'espère, notre bateau passera la baie d'Ultima Esperanza... la baie du Dernier Espoir. »

Le rire du pianiste monte et se volatilise.

Parce que c'est le premier soir, Paulina termine son service avant minuit. Les passagers n'ont pas encore eu le temps de lier connaissance, les grands buveurs et autres piliers de comptoir quittent tôt le bistro et le bar. Paulina force un peu les *last orders*, incite gentiment un vieil Américain à rejoindre son lit, elle a hâte de retrouver notre cabine, plus spacieuse que d'habitude (conforme au grade de chef d'expédition), hâte de me retrouver moi. Me voilà promu au pont 6 avec l'état-major du navire, à une porte du second capitaine et de l'officier de navigation, à deux pas de la passerelle. Tout à l'heure, en sortant de ma cabine, je me suis cogné dans le capitaine dont le bureau – le refuge – est dans le même couloir en face, quelques portes plus loin. « *The captain is in striking distance* », informé-je Paulina. Elle rit, « *don't hurt him* », nous nous faisons souvent rire et j'en suis chaque fois surpris, moi qui passais avant pour un rabat-joie, pour une bonne raison : je trouvais avariées les plaisanteries des autres, je les entendais glousser et pouffer mais jamais rire, ma dulcinée de l'époque s'esclaffait à longueur de soirée de façon bruyante et outrancière, ce n'était jamais joyeux et léger. Avec Paulina, c'est différent, elle sait faire s'envoler mon rire et voler mes habits, comme si la nudité sous-tendait la bonne humeur. Chez elle, la libido est à deux doigts du rire.

Lorsqu'on a été séparés si longtemps, on commence par se reconquérir avant de se réappivoiser. Entre les deux, elle est là, allongée à côté de moi, les pieds croisés, le pubis rebondi, et elle babille, le bruit humain le plus apaisant que je connaisse. Je prête l'oreille à ce ruissellement, c'est qu'il s'en passe des choses durant les mois où nous ne sommes pas ensemble, une véritable cascade d'événements : les consé-

quences de l'éruption du Mayon, un enfant voisin opéré d'un bec-de-lièvre, le massacre de quelques douzaines de journalistes sur l'île d'à côté, le vieux pêcheur qui s'est fait sauter la main droite, la mère frappée de cécité, le frère de plus en plus abruti, la sœur stérile, la lubricité d'un prêtre pris sur le fait, dans le chœur, après la messe, la soutane relevée sur le dos d'une veuve consentante, et le reste du récit se noie dans le rire. Que pourrais-je lui raconter, moi ? Les visites hebdomadaires à mon père qui invective tous ceux qui se décarcassent pour lui, l'infirmier, le médecin, le cuisinier, toutes ses connaissances de la maison de retraite (il n'a plus d'amis depuis la fin de la dernière guerre), et même le chauffeur de taxi qui le conduit une fois par semaine au cimetière pour qu'il puisse s'assurer de sa place aux côtés de ma mère depuis longtemps décédée, le *lopin d' terre* qu'il a prétendument hâte de rejoindre. Après que je me fus séparé de mon institut et mon épouse de moi, je lui offris de venir habiter chez nous, dans la chambre à coucher immensément vide d'Helene ; plus d'une nuit, sa voix de stentor me réveilla à trois heures du matin, alors qu'il traînait ses savates dans le couloir, une bougie à la main, vociférant contre les ombres que projetait sa main tremblante : « Moi aussi, je suis un hérétique ! » Souvent, il ne se calmait pas avant l'aube, et jamais il ne me dit contre quel reproche il se défendait. Toute sa vie, Père est passé pour une tête de mule, un anticonformiste, un fauteur de troubles. C'était une réputation commode. Il tapait sur la table sans jamais la bouger. Il aboyait sans mordre. À présent que son fluide vital se tarit, ses diatribes se muent en vilaine toux sèche. Faut-il que j'accable Paulina avec ce père qui a raté le bon moment pour mourir ? Je préfère

me réfugier dans ses histoires à elle, moins pitoyables que les miennes.

Paulina et moi partageons la même cabine quelques mois dans l'année. Le bateau nous héberge tous les deux, puis nous nous séparons, une séparation de plus de six mois durant laquelle nous nous perdons de vue, à tel point que cela ne me gênerait pas si, durant cette période, elle se mettait en cheville avec le marchand de Coca-Cola de Legazpi City (qui tourne inlassablement autour d'elle sans jamais lui offrir mieux qu'un statut de maîtresse). Entre elle et moi, c'est comme entre notre vieil Amundsen et le soleil : je me réjouis à la perspective de la revoir sans jamais souffrir de son absence. Nous avons pourtant fait quelques tentatives pour réduire la durée de notre séparation. Elle est venue me rendre visite après la première saison dans les glaces éternelles, mais ça ne s'est pas bien passé : un voisin me félicita de ma « bonne prise », un autre lui demanda si elle voulait bien venir aussi chez lui faire le ménage. Paulina ne comprenait pas que je n'aie pas de voiture alors que j'avais les moyens de m'en payer une, un choix qu'un mois d'avril pluvieux allait rendre pathétique. Il fallait être tout au sommet de la Zugspitze pour que mon pays natal parût à peu près supportable (pour la première fois de ma vie, je me retrouvai dans un téléphérique ; je ne réussis même pas à convaincre Paulina d'effectuer la descente à pied). Nous traversâmes ces jours avec effroi, nous en avons trop appris l'un sur l'autre et notre désir passa plus vite que le temps. La visite que je fis à mon tour à Luzon fut tout aussi discordante : en une nuit ou presque, elle était redevenue une petite roue dans un engrenage, elle n'était plus Paulina mais la fille aînée, la

sœur fortunée, et moi un de ces souvenirs de pays lointains qu'on rapporte à la maison et qu'on exhibe d'abord fièrement, jusqu'à ce que l'objet perde l'attrait de la nouveauté et devienne encombrant. Peu désireux d'attendre jusque-là, je me rendis au marché et montai dans un bus au nom prometteur de *Inland Trailways* et parcourus le pays : je cherchai sur tous les visages une trace de Paulina, mais ne trouvai que des inconnus. Lorsque je repris l'avion pour rentrer à la maison, tous, à l'aéroport, portaient une protection sur la bouche, masques d'idolâtres.

Maintenant, quand l'été se termine au nord, nous nous retrouvons tous les deux dans le Grand Sud, comblés et réunis. Nous sommes faits l'un pour l'autre, ici, dans l'Antarctique. Paulina est une bénédiction que je ne méritais plus de connaître.

Lors du premier dîner, un passager, pour la seconde fois des nôtres, interroge le capitaine sur le bilan glaciaire de la saison dernière. « Je n'ai encore jamais vu autant de pack qu'en début de saison, répond le capitaine, et encore jamais vu autant de vert qu'en fin de saison. »

C'est un secret de Polichinelle, nous faisons route vers le sud, il y pleut des dollars comme vache qui pisse, les sacrifices exigés seront les mêmes pour tous, passez commande dans la limite des stocks disponibles, le musée est fermé à cause d'un dégât des eaux, le toit était vieux et vermoulu, et maintenant, le clou de la soirée ! J'ai la haine, quand je vois tous ces enfoirés dans leurs bolides de merde, ces connards qui roulent en Porsche et se la ramènent. Nous avons un problème avec un de nos bateaux, le *MS Hansen*, nous avons perdu le contact radio. À toi l'honneur, Charly, j'abandonne la ceinture à tes petits doigts agiles, et un-deux-trois : tip-tip-tip-tip, la mini-jupe qui glisse, les petites dents qui crissent, showtime. Je confirme que le *MS Hansen* file à plein régime vers le nord-ouest, du mauvais côté, oui, toujours pas de contact radio, nous n'avons aucune explication, nous devons nous préparer à toute éventualité. C'est ce que j'appelle être efficace, lol, aujourd'hui, notre grand jeu consiste à concevoir une phrase à partir des mots « taratata » et « fariboles », le premier qui y arrivera recevra un de nos fameux bols culbutos, nous exigeons la création d'une commission internationale, va falloir y regarder de plus près, la fixation du nickel a été réalisée ce matin

avec un retard inexpliqué, super solution, jamais deux sans trois, sans cinq ni sans quatre. Non, non, pas de *mayday*, aucun problème apparent, aucun défaut signalé dans le *daily report*. On bloque toutes les routes, on vire tous ces connards en Porsche et on leur fait choisir : la bagnole ou la bite, c'est bien parti, blague à part, chez les Chrétiens, le désert était considéré comme le royaume du Mal alors qu'il est au contraire l'ultime refuge du Bien, comment vos précurseurs ont-ils pu se fourvoyer à ce point, monseigneur l'évêque ? Une chatte bien rasée et bien lisse, *e-vulva, ta tatatata tata e lungo per me*, Charly, tu veux nous faire prendre des vessies pour des lanternes, hein mon cochon, ces jolies lanternes qui te pendent entre les jambes, la différence entre les lombrics et les chimpanzés est de nature purement culturelle, comme d'ailleurs la différence entre les punks et les plombiers, votre attention s'il vous plaît BREAKING NEWS AUCUN DANGER POUR L'ENVIRONNEMENT, ZÉRO SURVIVANT ? BREAKING NEWS AUCUN DANGER POUR L'ENVIRONNEMENT, ZÉRO SURVIVANT ? On continue comme ça

III

53° 22' 5''S – 61° 02' 2''W

Expliquer la glace, voilà ce qui m'avait tout de suite attiré dans cette mission qui s'était un jour invitée chez moi, tombée tout droit d'un ciel maussade. Mon collègue Hölbl était là devant ma porte, en messenger porteur de bonne nouvelle. Il referma son parapluie et me demanda s'il devait laisser ses chaussures à l'entrée. Je ne sais plus s'il me dit : « Cette fois, je te tiens » ou : « Tu pourrais me rendre un service ? », s'il me sourit ou m'inspecta du regard. Des rumeurs circulaient à l'institut selon lesquelles je me laissais complètement aller, sans travail, ni femme, ni rien dans quoi m'investir, il suffisait d'un rien pour que je monte sur mes grands chevaux. Vous avez remarqué, il n'accepte plus aucune invitation, cela dit, il n'a jamais été très sociable (les mots commençant par *soci-* m'ont toujours paru suspects, « société » – un mirage, « sociable » – un coup à se pendre, « sociétaire » – un attrape-nigaud), il devient vraiment ours, il est en train de se fiche en l'air – voilà ce qu'on chuchotait derrière mon dos, au dire de Hölbl ; mais derrière son récit sarcastique, on sentait que lui aussi s'inquiétait pour moi, d'une vraie inquiétude sincère qui me toucha et m'agaça en même temps. Chez tous ces

gens qui s'éreintent pour un salaire de misère, à attraper des ampoules aux mains et la gale au cerveau, aucun Hölbl de la Terre n'envisagerait une possible décrépitude psychique. De son point de vue, j'étais malade parce qu'en manque de glace. Rusé comme il était, ce ne fut pourtant pas sous des prétextes thérapeutiques qu'il vint me trouver en ce jour d'automne maussade, mais pour me conjurer de bien vouloir le tirer d'un mauvais pas : il avait donné deux fois sa parole, la seconde sans annuler la première, un piège bien connu des polygames (Hölbl se donnait un mal de chien pour m'égayer). Tout était bon pour m'allécher, il me fit miroiter les amours à bord d'un ton aussi prometteur que si je sortais de dix ans de cloître, trouver des partenaires était aussi facile qu'attraper un rhume, et puis je pouvais y aller sans arrière-pensées, tout le monde savait que les histoires d'amour s'arrêtent au pied de la passerelle, bref, le repos assuré, zéro étudiant à bord (c'était pitié de voir Hölbl se donner tant de mal pour faire de l'humour), une conférence de temps en temps, deux trois excursions vers les colonies de manchots, voilà pour l'essentiel de l'activité, en un mot, une oisiveté plutôt lucrative, *busy working holiday*, comme on dit à bord, « tu te feras très vite à la *lingua nautica*, la glaciologie, tu connais par cœur, tu parles un anglais impeccable... Il faut que je t'abandonne deux petites minutes, en attendant, tu n'as qu'à regarder les photos que j'ai apportées. » Le vieux grigou avait fait développer quelques clichés bon marché. Malgré les couleurs artificielles, les formes m'étaient familières ; je les étalai sur la table du salon, les juxtaposai, les superposai, jusqu'à ce qu'on ne voie plus rien du pourtour en bois. Partout des choses connues – glace lissée de neige,

membres et nervures scintillant au soleil, ondulations cristallines –, mais ce que je voyais n'en était pas moins un monde inconnu où les glaciers ne vèlent pas dans la vallée mais dans la mer, et les photographies se conjuguèrent pour former un enchantement hors du temps. Je m'essuyai les mains à mon pantalon, chaque mot que me susurrait l'eau antarctique était pris dans la glace, j'effleurai un iceberg d'un doigt hésitant, y laissai l'empreinte de mon index, « Pas mal, hein ? » Hölbl était debout derrière moi, un sourire presque égrillard aux lèvres, « Je dirais même pas mal du tout, hein ? », sa main droite s'abattit sur l'accoudoir du fauteuil et son rire explosa comme une fusée du Nouvel An. Il y a des moments, qu'on le veuille ou non, où l'on est contraint de se joindre au rire si l'on ne veut pas complètement perdre la langue commune. Bien des semaines plus tard, je me retrouvai dans l'auditorium d'un navire de croisière, les genoux légèrement chancelants, étonné que tant de gens soient venus écouter ma première conférence (une première fois en anglais à neuf heures trente, une deuxième fois en allemand à onze heures), l'auditoire le plus important que j'eusse jamais eu, et ce que j'avais perdu en public jeune était compensé par une sur-représentation de seniors. Ces passagers-là veulent tout apprendre sur l'Antarctique, ils savent très peu de choses lorsqu'ils montent à bord et sont avides d'informations, une chance pour moi puisque cela me permet d'imprimer ma marque personnelle sur leur façon d'aborder l'inconnu. Tout au long de ce voyage qui ne ressemble à aucun autre, au lieu de dévorer des romans policiers comme ils le font ailleurs, ils se ruent sur les publications scientifiques et se

délectent du *Pire Voyage au monde*¹ : dans ce face à face avec les glaces éternelles, même les autistes de la civilisation ressentent un certain manque. Je m'entends parler et m'étonne de mon ton très *small-talk*. « Quand l'Afrique a heurté l'Europe, l'Antarctique a glissé très au sud et s'est pris en glace – les Alpes servant alors de zone tampon. L'Antarctique, dont le nom signifie “opposé à l'Arctique”, a été ainsi nommé par Aristote qui, pour des raisons d'harmonie, voulait retrouver au sud l'équivalent de ces glaces du nord que l'homme avait découvertes en premier. Celui qui jure n'avoir jamais confondu Arctique et Antarctique est un menteur, mais je vais vous donner un truc pour ne plus jamais passer pour une oie, ou pour un puffin, pour prendre un terme plus approprié : comme vous le savez, il n'y a de manchots que dans l'Antarctique et d'ours blancs que dans l'Arctique, et ce pour une bonne raison : “Arctique” vient du grec et signifie “sous le signe de la Grande Ourse”. Si vous arrivez à retenir cela, alors vous ne confondrez plus jamais le nord et le sud, contrairement à tous vos amis dont je suis prêt à parier que la première question, à votre retour, sera : “Alors, c'était comment, au pôle Nord ?” Évidemment, si un jour les ours polaires étaient amenés à disparaître, le nom “Arctique” perdrait tout son sens et il faudrait lui inventer un autre nom, aussi suis-je ouvert à toutes vos propositions, aujourd'hui ou à tout autre moment durant le voyage. Toutefois, soyez sans inquiétude, même si l'Arctique devait un jour disparaître (et si vous continuez bien gentiment à prendre

1. Apsley Cherry-Garrard, *Le Pire Voyage au monde : Antarctique 1910-1913*, écrit en 1922, Paris, Paulsen, 2008.

vos bêta-bloquants et vos anticoagulants, vous serez tous encore là pour le voir – ça, je ne le dis pas tout haut, je le gardai pour ma petite voix intérieure), l'Antarctique restera l'antipode tant qu'il y aura des humains sur terre. » Sourire franc de certains passagers, un peu forcé pour d'autres. Ensemble, nous survolons l'histoire des glaciers et des roches à partir d'une fresque historique sur laquelle l'*Homo sapiens* semble s'interroger sur les raisons de sa présence. Il y a des jours où il est difficile d'empêcher les passagers d'être pris de vertige devant tant de zéros. « Arctique et Antarctique, mesdames et messieurs, nous parlons de deux extrêmes que tout sépare : glace saisonnière d'un côté, continent de l'autre, ici une fonte inéluctable, là une calotte glaciaire qui peut atteindre jusque quatre mille mètres de profondeur. L'un est condamné à disparaître, l'autre protégé bon an mal an et pas encore perdu. L'un est le reflet de notre pouvoir de destruction, l'autre le symbole de notre intelligence. N'ayons pas peur des mots : mauvais en haut, bon en bas ; en haut l'enfer, en bas le paradis. Tels sont, mesdames et messieurs, les deux pôles entre lesquels se joue notre avenir. » Je ménage une pause, plus longue qu'il ne faut pour ouvrir le dossier Power-Point, je veux laisser à ma synthèse dramatique le temps de faire son effet avant d'illustrer mon propos, comme Hölbl l'avait fait à l'époque sur ma table de salon. Clichés bon marché ou grand écran, les paysages glaciaires sont d'une telle intensité que l'auditoire s'interdit le moindre raclement de gorge, et, ensemble, nous plongeons dans le silence des pétrels de haute mer.

Hölbl avait-il la moindre idée de ce qu'il allait déclencher ? Celui qui ne connaît la glace que comme animal tenu captif